

Des mineurs réfugiés arrivés sans repères

■ Les centres n'offrent pas un accueil adéquat. Il faut des familles d'accueil pour ces réfugiés mineurs traumatisés.

Ils étaient près de 400 à arriver en Belgique durant le mois de janvier, 300 en février et 200 pour les mois de mars et d'avril. Les mineurs étrangers non accompagnés, enfants partis seuls sur les routes de migration, arrivent souvent épuisés physiquement et psychologiquement. Certains ont été envoyés par leurs parents pour échapper à la violence de la guerre, d'autres ont fui les mariages forcés, les violences familiales ou sont les victimes de la traite des êtres humains.

Arrivés sans repères, ces mineurs, pour la plupart de jeunes garçons afghans, sont dirigés durant un mois en Centre d'orientation et d'observation (COO), où des spécialistes se chargeront de les encadrer et de dresser leur profil avant de les diriger dans un centre d'accueil destiné aux Mena en attendant qu'ils soient reconnus réfugiés, en moyenne 14 mois.

Une alternative à l'accueil en centre

Pour quelques enfants, particulièrement marqués par les horreurs de la guerre et la séparation d'avec les parents, parfois perdus en cours de route, les centres ne semblent pas offrir un accueil adéquat. Il en est de même pour les enfants en bas âge.

En avril, deux enfants de trois ans sont arrivés en Belgique. Ces petits ont parfois pu bénéficier de la protection de leurs grands frères pour arriver sains et saufs. D'autres ont été amenés ici par des passeurs, qui se font parfois passer pour un membre de la famille.

Il n'empêche, ces enfants en bas âge ou traumatisés ressentent souvent le besoin d'appartenir à un cadre familial rassurant afin d'évoluer dans un environnement sain. Face à ce constat, l'ASBL Mentor-Escale, spécialisée dans l'encadrement des Mena, a lancé le projet "familles d'accueil".

L'équipe, composée de psychologues et de spécialistes, se charge de placer les enfants les plus vulnérables dans des familles. Il s'agit de projets sur le long terme, l'enfant pouvant rester dans sa famille jusqu'à la majorité et plus si affinités s'il est reconnu réfugié.

Faire le choix d'accueillir un Mena chez soi n'est donc pas une décision à prendre à la légère. Avant l'accueil définitif, l'équipe de Mentor-Es-

cale organise en moyenne cinq rencontres avec la famille intéressée afin de dresser son portrait.

Les réactions des éventuels enfants de celle-ci seront prises en compte, les valeurs de cette dernière seront analysées. L'objectif est de déterminer quel enfant serait le mieux pour la famille. "Il ne s'agit pas d'un catalogue. On ne choisit pas le sexe de l'enfant, ni la couleur de ses yeux. Nous évaluons en fonction du profil de la famille et des attentes de leurs enfants quel enfant s'intégrerait le mieux", précise Ugo Guillet, coordinateur du projet.

L'objectif des rencontres qui s'étaleront sur plusieurs mois est "d'éprouver la motivation de la famille sur la durée". Après ces rencontres, des modules de formation leur seront proposés et permettront de répondre aux questions que la famille pourrait se poser: Comment travailler avec le tuteur du jeune? Quelle est la procédure d'un Mena? Comment le soutenir au mieux dans sa procédure? C'est quoi la pratique de la religion au quotidien?

"Par exemple, si les enfants jouent avec des armes factices ou à un jeu vidéo violent et que l'enfant accueilli se cloître dans sa chambre et refuse d'en sortir, nous donnons des pistes aux parents sur la réaction à avoir et la posture à adopter."

Une fois l'ensemble de ces étapes passées, la famille d'accueil rencontrera le jeune à plusieurs reprises durant de courts moments avant un accueil définitif. Il n'existe pas de règles définies pour accueillir un Mena chez soi. Pas de chambre ni de salle de bains privées nécessaires;

l'ASBL se charge de rencontrer la famille chez elle afin d'estimer si l'enfant disposera d'un espace suffisant. Les parents d'accueil devront aussi veiller à communiquer fréquemment avec le tuteur. Il ne s'agit pas d'une adoption et ils ne peuvent exercer une autorité parentale sur le mineur. Les familles sont indemnisées à concurrence de 400 euros par mois.

"On ne choisit pas le sexe de l'enfant, ni la couleur de ses yeux."

UGO GUILLET

Coordinateur du projet
Mentor-Escale.

Et après ?

Le taux de reconnaissance des mineurs étrangers non accompagnés avoisine actuellement les 70 %. *“Un taux élevé mais toujours insuffisant”*, selon Ugo Guillet. L'enfant, à partir de 15 ans, peut, s'il le souhaite, bénéficier d'un accompagnement vers l'autonomie. Une phase de transit organisée par Fedasil qui propose à l'adolescent un logement supervisé. Si les deux parties le souhaitent, l'enfant pourra, s'il est reconnu, rester dans sa famille d'accueil après sa majorité.

Avant d'obtenir la réponse tant attendue du Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides, la famille d'accueil devra faire face et gérer les inquiétudes du jeune en ce qui concerne un échec éventuel de sa demande d'asile. *“Il se peut qu'un enfant ne soit pas reconnu”*, se désole le coordinateur de Mentor-Escale.

Avant sa majorité, l'enfant ne pourra pas être expulsable et conserve tous ses droits: aller à l'école, se faire soigner, etc.

Cependant, s'il a plus de 18 ans et qu'il n'est pas reconnu réfugié, il devient alors expulsable. *“Et pas expulsé. Certains font le choix de vivre dans la clandestinité”*, conclut Ugo Guillet.

L.V.

Accueilli comme “un petit frère ou une petite sœur”

■ L'accueil dans ces familles est progressif. Il faut veiller à ce que les profils collent.

Rencontre Louise Vanderkelen

Maëlle et Pierre vivent à Forest avec leurs enfants de 12, 8 et 6 ans. Bientôt, le clan accueillera un “petit frère ou petite sœur”. Ce n'est pas une grossesse. Ils ont commencé des démarches pour accueillir un mineur étranger non accompagné. Ils ont répondu à l'appel du projet “familles d'accueil” lancé par Mentor-Escale.

Un véritable engagement

“Nous ne pouvons pas dire qu'il s'agit d'une adoption mais l'accueil se fera sur le long terme”, explique la mère. Le couple, en pleine démarche, accueillera le mineur jusqu'à sa majorité, voire plus. Un aspect dont ils n'étaient pas conscients lorsqu'ils ont participé à leur première séance d'information. *“Au début, cela nous a fait un petit peu peur”*, explique Maëlle.

“Depuis, nous rencontrons ces spécialistes assez régulièrement. Les psychologues dressent un portrait de notre famille, rencontrent les enfants, etc.”, explique Pierre. Ces entretiens permettent aux spécialistes de déterminer quel profil

d'enfant serait idéal pour la famille.

“Ce n'est pas un catalogue. Nous ne décidons bien sûr pas de son origine, de la couleur de ses yeux, etc. Mais par exemple, notre fille de 12 ans veut rester l'aînée et Mentor-Escale en tient compte.”

“Le petit frère ou la petite sœur d'accueil” arrivera vers septembre. *“Mais nous prenons notre temps, il s'agit d'une décision importante”*, dit le père. *“Nous l'accueillerons comme l'un de nos enfants. Si l'enfant bénéficie du regroupement familial, nous devons le laisser à sa famille.”*

La maison de Maëlle et de Pierre permettra à l'enfant d'avoir sa chambre. Les enfants placés en famille d'accueil sont souvent ceux qui ne supportent pas les centres. Ce sont souvent des enfants qui ont vécu l'enfer, qui souffrent de terreurs nocturnes ou ont besoin de retrouver un cadre familial. Ils sont très jeunes. *“Certains ont à peine deux ans”*, se désole Maëlle.

La famille de Forest avait quelques inquiétudes lorsqu'elle s'est lancée dans ce projet. Comment gérer les terreurs nocturnes de l'enfant, s'il en a? Où ira-t-il à l'école? Est-ce que la relation va bien se passer avec les enfants?

Toutes ces questions, le couple y a répondu. *“Il vivra comme nous, mais s'il souhaite manger halal nous respecterons ses envies”*, explique le couple. *“A la maison, nous avons un esprit de ‘récup’, nous essayons de manger un maximum de produits bio, nous n'avons pas la télé-
vision.”* La famille ajoute qu'elle fera preuve d'une grande souplesse. L'aspect religieux ne leur fait

pas peur, *“bien que cela doive se faire dans le respect”*.

Les enfants du couple sont impatients. *“Lorsqu'ils ne sont pas sages, on leur dit que le petit frère ou la petite sœur d'accueil ne viendra pas. Ils se calment tout de suite”*, rigole Maëlle. Elle et son compagnon ont toujours sensibilisé leurs enfants à la cause des réfugiés.

La famille passera d'abord une journée d'activités avec l'enfant, pour établir le premier contact. Par la suite, les rencontres seront plus longues jusqu'à, ils l'espèrent, une immersion totale.

2 ans

**LE PLUS JEUNE MINEUR
NON ACCOMPAGNÉ**